

FEUILLETON

Le Mal du Pays

Par M. AIGUEPERSE.

(Suite)

“Pour faire plaisir à Jacques, j'ai envoyé un jour mon trésor chez sa grand'mère ; grâce aux poules, à la vache, au chien, à je ne sais plus quoi encore, Rosel a fini par s'apprivoiser avec le bonnet auvergnat et la figure qu'il entoure de son aurole, tuyauté. Elle s'est apprivoisée si bien, que Mme Orvanne est folle de sa petite-fille plus encore peut-être que de son fils ; tellement folle, qu'il lui faut sans cesse Rosel dans ses jupes, ou dans ses bras, et que si je n'envoie pas Rosel, elle vient la chercher avec un aplomb inouï. De la grille, le matin, elle crie : “Rosel !” Et voilà Rosel qui laisse poupées, ménages et le reste, pour courir vers sa grand'mère, laquelle grand'mère doit incarner, en la pensée de la mignonne, les œufs blancs, le lait “bourru” et autres choses exquises.

“Alors, je reste seule, seule avec ma tristesse qui croît de jour en jour, seule avec des larmes qui ne demandent qu'à couler.

“Ne me juge pas trop égoïste ou trop jalouse, May ; je suis triste et je pleure, non de voir ma petite bien-aimée s'arracher de mes bras pour aller se blottir dans ceux de Mme Orvanne ; cette dernière est sa grand'mère, après tout ! Mais je suis triste et je pleure de voir Rosel y rester sans réclamer “maman” ; de voir qu'“on” la garde de plus en plus ; que, même aux repas, l'enfant n'est pas entre nous deux. Je n'ai pu m'empêcher de le dire à Jacques ; et, doucement, très doucement, il a répondu, avec du “triste” dans la voix :

“—Nous ne devons pas demeurer ici ; laissez jouir un peu ma mère, Suzan. Me refuserez-vous ce que je vous demande ?”

“Et, depuis lors, je n'emmène plus Rosel en grande promenade, comme cela arrivait parfois, pour l'enlever à Mme Orvanne. Je la lui laisse, “à elle”, pour lui faire plaisir, “à lui”, “pour racheter le passé.”

“O May ! tu ne comprends pas cela, je le sais, mais tu comprendras ma peine, tu comprendras que j'ai besoin de toi, et tu arriveras bien vite... pour longtemps.

“Je t'embrasse et je t'aime.

“SUZAN”.

VII

Depuis deux mois les Champvallier habitent le chalet des Saules, deux mois d'intimité charmante, de plaisirs nombreux et variés, dont personne, à part la mère Orvanne, qui jouit fort peu de sa petite-fille, ne voudrait voir la fin.

M. Champvallier se repose des exigences de sa vie de clubman, en menant la vie très libre de gentilhomme campagnard, si conforme à ses goûts.

May, prenant au sérieux son rôle de consolatrice, et très frappée du changement physique et moral de Suzan, distrait la jeune femme avec un entrain qui ne se lasse pas. Elle est l'organisatrice des excursions : parties à cheval, à ânes, en voiture, à pied, en bateau se succèdent, sans que la fatigue vienne pourtant s'y mêler, tant elle sait combiner toutes choses.

Jacques, retenu à Durtol, accompagne rarement les promeneurs, mais il les retrouve le soir ; et, tandis que les deux amies s'isolent dans un coin du salon ou du jardin, le jeune docteur cause avec M. Champvallier, qui lui est fort sympathique.

Suzan ne pleure plus des heures entières. Oublieuse de ses inquiétudes, très entourée, elle se donne à ses hôtes avec toute sa gaieté, toute sa grâce charmeuse, “ne voulant pas songer, dit-elle, qu'il y aura une séparation.”

Quant à Yves et à Rosel, ils sont, depuis le premier jour, les meilleurs compagnons du monde, Yves fait le cheval pour Rosel ; Yves se laisse

tirer les cheveux par Rosel ; Yves donne ses fruits et ses bonbons à Rosel. Il ne voit rien de beau comme le “baby”, ainsi qu'il l'appelle avec l'orgueil de ses ans. Et Rosel, ainsi choyée, adore “son Vy”. La grand-mère, les poules, la vache, tout est oublié pour “Vy”. “Vy” est l'idole du moment.

Aussi n'est-il point étonnant que la mère Orvanne désire le prompt départ des Parisiens, pour rentrer en possession complète de sa petite fille ?

Si le départ n'est pas aussi prompt qu'elle le souhaite, il arrive pourtant un jour où l'on fixe sa date. Le froid devient plus vif, octobre est proche, des amis attendent les Champvallier pour la saison des chasses, il va falloir se quitter.

Et, ce jour-là, Suzan n'a plus le sourire aux lèvres, bien qu'elle cherche à se montrer courageuse.

—Viens avec nous, conseille Mme Champvallier ; je me charge d'obtenir le consentement de ton mari.

La jeune femme secoue la tête.

—Hier encore, j'ai parlé à Jacques du retour à Paris, lui disant comme il serait agréable de voyager tous ensemble ; il m'a répondu qu'un malade a besoin de lui personnellement au sanatorium ; que le mois d'octobre, ravissant à la montagne, achèverait notre cure d'air. J'ai cédé. Ce n'est que trente jours d'attente, après tout, et je suis bien peu raisonnable de me lamenter ainsi. C'était si doux d'être ensemble, chérie May, que les heures maintenant vont me sembler plus longues encore. Jacques se passionne, tu as pu le constater, pour le sanatorium. Quant à Rosel, elle va redevenir “la chose” de sa grand'mère.

Mme Champvallier eut un geste impatient :

—Ma chère, tu es trop bonne. A ta place, j'enverrais carrément promener cette femme-là.

—La mère de mon mari ?

—Oui, la mère de ton mari. Sais-tu ce que m'a demandé Yves, hier, tout en bouchonnant avec ardeur son cheval mécanique ?